

Québec français



Parler français

Gilles Archambault

Number 71, October 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, G. (1988). Parler français. *Québec français*, (71), 71–71.

Parler français

radiophonique et j'ai pu, grâce à Radio-Canada, faire des émissions dites de recherche, de forme, avec beaucoup de montages, avec beaucoup d'effets spéciaux. Mais ce qui m'a surtout emballé, c'est à partir du moment où j'ai pu moi-même faire des interviews et, grâce à Radio-Canada, faire des voyages qui m'ont permis de rencontrer des gens et de m'habituer ainsi avec cette chose qu'est le micro. La radio m'a donc permis à moi, le timide, ce que je suis encore, de parler à l'autre, de parler presque sans masque, dans une atmosphère voilée et alors, c'est un « je » qui nous parvient sans trop d'artifice. C'est pour ça que j'aime tellement la radio et que j'aime si peu la télévision qui est un cirque. De plus, à l'intérieur de cette radio que j'aime, on diffuse des émissions dans deux domaines qui sont pour moi fort importants, la musique et la littérature.

J'allais vous poser la question : quel genre de musique préférez-vous ?

Évidemment, j'écoute beaucoup de pièces de jazz, je fais des émissions sur le jazz. Il m'arrive à certains moments d'être presque débordé tellement j'en parle. J'aime beaucoup le jazz, j'en écoute, mais j'aime aussi beaucoup certaines musiques dites classiques.

Enfin, la situation politique concernant la langue française au Québec vous préoccupe-t-elle ?

Au premier chef. J'ai de plus en plus l'impression, — je dis bien l'impression parce que je ne suis pas un scientifique, — qu'on se dirige assez rapidement vers une sorte d'assimilation. J'habite Montréal, et je le vois redevenir de plus en plus une ville anglaise. Je vois de plus en plus les jeunes écouter une musique qui est anglo-saxonne, essentiellement anglo-saxonne. Vous allez trouver que c'est bizarre peut-être puisque j'aime le jazz. J'ai aimé le jazz parce que c'était une musique de contestation au départ. Quand je vois toute une jeunesse, — et c'est peut-être à l'échelle mondiale que c'est comme ça, — toute une jeunesse n'aimer d'office que cette musique, une jeunesse dont la culture très souvent hélas est anglo-saxonne, j'ai peur ! Le Québec, le français au Québec, je me demande ce qu'il va en rester dans vingt ans. Quand on a proclamé la loi 101, j'étais très dubitatif parce qu'il y a en moi quelque chose qui s'oppose aux réglementations. J'ai attendu et j'ai compris, j'ai fini par comprendre les nécessités de la loi 101 et, dix ans après, je crois qu'on n'a pas été assez sévère. On n'est pas assez attentif à l'application de cette loi et surtout on ne l'a pas épaulée. Il aurait fallu faire en sorte que le véritable français, le français raisonnable ait de plus en plus sa place et ce n'est pas ce qui est arrivé : pas plus avec le PQ qu'avec les libéraux de Robert Bourassa. Mais avec les libéraux de Bourassa, c'est évidemment encore bien pire, on a « l'à-plat-ventrisme » le plus total, l'absence d'idées presque chronique.

Sortir de chez soi peut être une libération. Si par exemple, on a eu des mots avec sa légitime, l'autre ou le chat, il est souvent préférable de ne pas insister et d'aller voir dehors s'il pleut. Pour le bien-être de tous, le chat y compris, l'absence en ce cas est un remède souhaitable.

Gilles Archambault



Il peut arriver en revanche que la décision de quitter son domicile ne soit pas heureuse. Ainsi, l'autre jour, le nez au vent, ne me doutant de rien, me suis-je dirigé vers la rue Sainte-Catherine. Le temps était doux, pour un peu le soleil se serait mêlé à la fête.

Presque à l'angle de la rue Guy, en face du centre commercial baptisé le *Faubourg*, s'était garé un camion délabré, qui aurait pu servir au transport des détritiques. On l'avait ceinturé de pancartes en carton proclamant l'injustice de la loi 101. La plupart de ces affiches étaient rédigées en anglais, comme il se doit. D'autres en français plus qu'approximatif ou tout bonnement en sabir incompréhensible. Les unes et les autres avaient été tracées par des mains maladroitement. Le thème fort à la mode de l'humiliation des anglophones de Montréal n'avait pas trouvé de bien riches commanditaires ce jour-là.

Tout était médiocre dans ce spectacle, tout autant que le véhicule dégingué qui avait amené les opprimés. Qu'une question qui était au centre de ma vie de tous les jours soit traitée de cette façon par des gens qui n'en pouvaient saisir les enjeux, et dans un cadre aussi dégradant, voilà qui avait de quoi déprimer plus optimiste que moi.

Les offensés avaient l'air particulièrement arrogants, sûrs de leur fait, se comportant comme s'ils étaient dans quelque Afrique du Sud.

Et les passants, nombreux à cette heure, indifférents. Quelques-uns s'arrêtaient, écoutaient le boniment qu'on leur récitait, certains signant la pétition. Pas une fois pendant les vingt minutes où j'ai observé cette foire, ai-je vu un francophone répliquer qui que ce soit à ce qui aurait dû être ressenti par lui comme une provocation.

Qu'on me lise bien, je ne parle même pas d'être pour ou contre les modalités de la loi en question, tel n'est pas mon propos, je ne me serais attendu qu'à une certaine dignité. Voilà tout. Certains baragouinaient en anglais qu'ils étaient « sorry ». Gênés, embarrassés comme si on leur avait parlé du sort des sauterelles au Sahel. On pouvait s'imaginer qu'ils s'excusaient, qu'ils auraient bien aimé dire qu'ils avaient déjà donné au bureau.

Le goût m'est soudainement venu d'être arrogant. La plupart du temps, je préfère l'indifférence en pareil cas. Mais je me sentais offensé. Ce n'était pas un camouflet, mais presque. Ce n'était pas de moi seul qu'on se moquait de la sorte. Je me suis donc approché, le cœur battant. À l'hurluberlu qui me demandait *if I wanted to sign against bill 101*, j'ai répliqué qu'il n'en était pas question et que j'étais plutôt d'avis qu'on devrait en surveiller plus étroitement l'application. Il aurait souhaité m'agoniser d'injures, il s'est contenté de deux remarques rageuses. Un compère, fort en muscles, et qui aurait pu faire office de vider dans une boîte de nuit, lui est venu en aide.

Je n'ai pas voulu discuter plus longtemps avec ces valets de foire mal fagotés et suis entré dans ce *Faubourg* où la pratique du français est un sport pour le moins audacieux y acheter le *Monde* et une bouteille de vin. J'avais besoin de me sentir un tout petit peu français.